

Le vent

« *Madame Garreau, levez votre jambe* »

D'où vient cette voix ? Je ne la connais pas.

« *Madame Garreau, j'ai besoin que vous leviez la jambe pour installer le fauteuil* »

Je ne reconnais rien autour de moi. Pourtant, j'entends ces chuintements, ces frottements, le souffle du vent qui marmonne à mon oreille. Cela me ramène dans le domaine de mes parents. Un long chemin de cailloux blancs mène le promeneur vers une grille haute derrière laquelle se cache une maison calme et couverte de lierre. Le grand cèdre veille sur le ruisseau. Une brume légère émane de l'eau et imprègne les lieux d'une douce clarté. Le vent murmure dans les feuilles argentées du bouleau, et le chien trotte derrière moi.

Peu à peu, je reprends le fil. Je suis née en 1935. Je suis la dernière de la famille. Mes deux sœurs, Jeanne et Denise, sont jumelles et ont cinq ans de plus que moi. Dès mes premiers pas, je traîne derrière elles, à rattraper leurs âges avancés et leurs pas allongés. Elles rient à l'étable, en arrosant le chien Tacot avec le pis de la vache. La gueule grande ouverte, les deux pattes avant sous les mamelles, il se délecte de cet or chaud et sucré. « *Ça suffit, les filles, on ne gaspille pas* », rouspète ma mère, le sourire aux lèvres. L'heure du souper arrive en même temps que ses sabots traînant dans la poussière. Je sors de l'étable en courant. Je ne veux pas manger tout de suite. « *Léonie, reviens ici !* ». Je cours tellement que mes jambes avancent plus vite que ma tête et je me retrouve rapidement à l'entrée de la forêt.

Elle borde le domaine de mes parents. Elle est là devant moi, immense et noire, lugubre et parfaite. C'est comme si chaque arbre avait décidé de pousser au bon endroit, à la bonne place. Ils ne se touchent pas, mais leurs branches ne se croisent que pour former un ciel dense et parsemé de lumières. Les derniers rayons du soleil percent encore à travers les feuilles et viennent éclairer la mousse verte au pied des arbres. L'humidité de la forêt est entêtante, je m'allonge pour sentir sa fraîcheur. Mon dos contre la terre froide, mon souffle ralentit. Alors, c'est seulement à cet instant, que je sens la bise monter en moi. Elle caresse mes bras nus jusqu'à me faire frissonner. Le vent joue avec une plume sur mes joues.

« *Léonie, sors de là, tu vas être toute crottée* ». Je surprends Denise, à l'orée du bois, sa silhouette se découpe d'entre les troncs. « *Qu'est-ce qu'on mange tu crois ?* » ; « *De la soupe* », me répond-elle.

C'est ainsi que j'ai grandi, entre les rires et la soupe, entre les troncs et la mousse.

J'ai enfin l'autorisation de me rendre seule sur le marché et d'y vendre les œufs de nos poules. Je ne raterais cette escapade pour rien au monde, même si Jeanne a bien essayé de m'échanger cette sortie contre deux sucres d'orge. Elle ne veut pas le dire, mais je sais qu'elle est amoureuse de Marcel, le fils de la couturière. Elle se fait toujours deux magnifiques tresses qu'elle enroule en chignon dès que c'est son tour de marché. Les rares fois où je l'ai accompagnée, j'ai vu du feu dans ses yeux.

Cette excursion est une aubaine pour le corps, je ne fais que délier les muscles de ma langue. « *Vous en voulez combien, Madame Boisseau ? Et alors, c'est affreux le temps ce matin* ». À la maison, le travail est exigeant. Les poules, les vaches, les cochons, les lapins... Ce que je préfère, c'est m'occuper des plants du potager : arroser ni trop ni trop peu pour le plaisir de voir émerger une pousse. Ce que je préfère avec les plantes, c'est leur silence.

Tous les mardis, Émile vient chercher les bidons de lait qu'on lui prépare. Je l'ai croisé des dizaines de fois sans jamais m'apercevoir qu'il avait une aussi belle et grosse moustache. Une longue moustache rousse qui lui avale le visage. Son corps noueux me fait penser à un chêne, sa moustache à la mousse des arbres ; elle brille au soleil. Deux petits yeux bleus soutiennent mon regard au-dessus des poils fauves ; et, de nouveau, je sens le vent. La bise souffle de mes orteils jusqu'aux oreilles, ratissant au peigne fin tous mes organes internes.

À table, j'ai dit « *Je me suis trouvé un mari* ». Ma mère a lâché sa cuillère dans son assiette et toute la nappe a frémi sous les éclaboussures. « *Fallait bien que ça arrive un jour, ses sœurs sont déjà parties* », s'est exclamé mon père. Le lendemain, ils se sont enfermés dans la cuisine avec lui. Je me suis cachée dans la souillarde pour les écouter. Je ne pouvais voir que sa moustache à travers la fente de la serrure. Je me demande si elle est douce ou râpeuse. Le vent souffle si fort ce jour-là que je n'entends pas leurs mots.

Jeanne est arrivée quelques jours avant mon mariage pour aider ma mère dans les préparatifs. Elle a apporté avec elle quelque chose que je n'avais jamais vu : un appareil photo argentique, un Brownie Flash. « *Léonie, c'est une photo pour te souvenir de ton ancienne vie* », et j'ai entendu le petit caquètement de la machine.

Qu'est-ce qu'elle a bien voulu dire ? Si, seulement, je m'en étais doutée.

Cette photo a trôné sur mon bureau pendant des dizaines d'années, voilant de poussière mes plus beaux souvenirs. Le froissement des feuilles le long du ruisseau a continué de vivre en moi. Mes enfants ont marché dans mes pas, peuplant ces lieux de leurs voix enfantines et recouvrant les rires de l'étable.

Immanquablement, mes mains se sont rayées. Inévitablement, Émile s'en est allé. Il me reste alors les joues potelées, les crêpes au goûter et la douce compagnie de mes petits-enfants. « *Mamie, quel animal tu aurais voulu être ?* », « *Un oiseau* », m'entendis-je répondre. Je surpris la curiosité poindre dans le regard vif de ma petite fille. « *Un oiseau, ma chérie, pour prendre mon envol, détacher mes deux pattes du sol, ouvrir mes ailes, écarter chacune de mes plumes et plonger dans les courants d'air* ».

Un soir de vieillesse, l'orage s'est invité. Au premier coup de tonnerre, j'ai ouvert les yeux. Qu'est-ce que c'est ? Tout est devenu noir, de boue, debout Léonie. Au deuxième coup de tonnerre, à quatre pattes, j'ai cherché la lumière. L'air s'est infiltré sous les battants de mes fenêtres, usés et vieillis. Ça sifflait, ça frottait, ça soufflait. Les cadrans ont claqué contre les murs. Je suis restée devant la nuit, lasse, et le vent s'est engouffré en moi. Qui est là ? Le silence me répond. Je crois entendre les pleurs de mon bébé. J'ai l'esprit très embrouillé. Toute ma vie se mélange et je ne sais même plus vraiment qui je suis. Je ne sais pas combien de temps je vais encore tenir dans cet état. Il pleut, je suis trempée. J'aimerais retrouver les moments de douceur où je pouvais passer mes doigts sur les paupières agitées de mon premier enfant, Mathieu. Que racontent tes rêves, mon petit ? La tornade me surprend. Mon corps est renversé par ce nouvel assaut. Émile, c'est toi ? Il fait tellement noir, il m'est impossible de retrouver l'interrupteur de ma lampe de chevet. Le tourbillon balaye tout, brisant d'abord mes premiers souvenirs. Je m'accroche à la dernière fois où j'ai pris ma fille dans mes bras, elle venait de me raconter qu'elle s'était disputée avec son mari. J'ai mis mes mains dans son dos, touchant sa peau devenue adulte.

Son souffle et ses joues mouillées se sont posés sur mon cou. Un frisson parcourt mon échine et de nouveau, le noir m'aspire. Je ne peux plus bouger, mes membres sont engourdis.

Après de longs jours de lutte, je me retrouve seule avec le vent, privée de tout ce qui a été ma vie pendant 85 ans. Le vent a tout soufflé sur son passage, le vent a tout volé sur mon visage. Alors, l'escalier branlant craque une dernière fois. Les tableaux révèlent leur absence sur les murs jaunis. Les meubles passent un à un par la grande porte. Le lierre recouvre presque tout le petit banc bleu, laissant une place libre au prochain passant.

La photo s'est posée sur une nouvelle commode. « *Mamie, c'est toi sur la photo ?* » Je ne peux plus te raconter, je ne sais plus me raconter. Le vent ne m'a pas déracinée, mais il est à l'intérieur de moi et souffle encore. Quelques débris de mémoire éclairent les murs de ma chambre : Émile sous sa moustache rousse, la chaleur des édredons, le bois qui craque dans les flammes de la cheminée.

Ainsi, je ne suis plus mais cette photo me survit. On ne connaît plus ni les voix ni les visages qui berçaient cet endroit de joie et de repos. Pourtant l'âme du chien trotte au même lieu et la brume enveloppe la même forêt. Je suis ce visage jeune parmi tant de photos oubliées. Je suis ce visage ridé parmi tant de personnes âgées.